

CHAPITRE 3

PRÉPARATION DES JEUNES FILLES AU MARIAGE

Une partie de nos entretiens avec les femmes était consacrée aux questions sur la jeunesse des femmes, et cela pour des raisons de méthodologie. D'abord, étant donné que nous supposons que l'excision fait partie d'autres actions et expériences vécues par des jeunes filles qui vont devenir des femmes, nous avons besoin d'informations concernant ce processus de préparation de la jeune fille au mariage. Nous voulions savoir dans quelles mesure les femmes parleraient de l'excision comme faisant partie de leur éducation et comme étant une formation dans un contexte social comprenant d'autres événements marquant la vie de la jeune fille au moment de l'adolescence ou avant. Nous avons ainsi invité les femmes à nous parler de leur jeunesse et de leurs souvenirs de formation et d'éducation, de leurs connaissances et compétences acquises, d'initiations et d'événements qui les ont marquées. Nous leur avons aussi posé la question suivante : quels sont les événements ou les expériences qui vous ont marquées avant le mariage?

Nous supposons que les femmes parleraient plus facilement de l'excision après avoir déjà discuté d'autres aspects de leur vie et que des femmes seraient froissées si un enquêteur commencerait une entrevue directement avec des questions sur l'excision. Nous avons ainsi jugé bon de demander aux femmes de parler de leurs souvenirs de jeunesse, de ce qu'elles ont appris à faire à la maison et à l'école, et d'aborder le sujet de l'excision en dernier lieu. Lors de la formation les enquêteurs ont approuvé cette manière d'aborder le sujet.

3.1 Formation/apprentissage des jeunes filles à la maison

Au cours des conversations, les femmes soussou ont toutes reconnu avoir reçu une éducation de base (*khuri*) et appris des travaux ménagers (*giné wali*) chez leurs parents. Cette éducation de base est assurée par le réseau social de la jeune fille qui comprend les proches parents (*barimikhie*), les voisins (*dökhöboré*) et les alliés (*khabilé*). L'éducation met l'accent sur le respect des parents, la discipline, l'hygiène, et la compréhension du fonctionnement et de l'importance du réseau social qui assiste la jeune fille.

Selon les informations reçues, cette éducation est suivie, dans l'ensemble, d'un processus d'apprentissage des travaux ménagers qui se poursuit durant toute l'adolescence de la jeune fille. Cet apprentissage porte en général sur les éléments des travaux domestiques (identification et nettoyage des ustensiles de cuisine, balayage de la maison, la lessive). Selon cette femme âgée de Bangouya :

"Une fille en éducation a une seule devise, on te parle, tu écoutes. J'ai aidé ma mère à la maison, je suis restée à ses côtés, tout ce qu'elle disait de faire, je le faisais. Il n'y a aucune tâche domestique que je ne sache faire. J'ai appris à faire la teinture jusqu'à intégrer une coopérative de teinturière."

En général ces différentes activités débutent dès l'enfance de la jeune fille (*dimédiya*). Le cas des travaux champêtres a été peu évoqué par les femmes enquêtées comme étant une activité apprise pendant l'enfance. Seulement neuf des femmes mariées âgées de Bangouya ont affirmé avoir appris à la fois les travaux ménagers et les travaux champêtres.

Tous les sujets enquêtés en maninka (jeunes filles, jeunes femmes mariées, femmes âgées) reconnaissent avoir reçu une éducation de base chez leurs parents, une instruction qui leur apprend le respect et l'obéissance des parents. Cette éducation que nous supposons contribue à forger la personnalité de base

de la jeune fille est, de l'avis des interviewées, accompagnée de l'apprentissage des travaux domestiques. Ces travaux ménagers dont parlaient les femmes consistaient surtout à apprendre comment faire la cuisine, comment balayer la cour, et faire la lessive. Pendant cette période les jeux des filles sont concentrés sur les poupées et l'imitation de la vie de la mère : habillements, allaitement, tressage.

Chez les Peuhl, toutes les femmes enquêtées (jeunes filles, femmes mariées, femmes âgées) ont appris les travaux domestiques (*gollé nder suudu*), c'est à dire comme faire la cuisine, comment laver le linge, balayer la cour, puiser de l'eau, repasser les vêtements, chercher le bois. Elles apprennent très tôt tout ce que font les femmes. Les femmes également ont reçu une éducation de base en famille, dont la valeur peut être remarquée dans les expressions suivantes : "*bullal ka è baggal seebhata*" qui signifie que les bonnes habitudes s'acquièrent durant la jeune enfance, et "*needi ko feffère dewal*," qui indique que la bonne éducation constitue la moitié des valeurs religieuses. Par ailleurs, les travaux champêtres, en tant qu'activité apprise durant l'enfance, ont été peu citées par les femmes interrogées.

En Guinée Forestière, les enquêtées parlant guerzé ont également parlé de leur apprentissage des travaux domestiques (laver la vaisselle, faire la cuisine, balayer, faire la lessive), mais elles ont aussi cité les travaux champêtres. La plupart des femmes mariées ont cité les travaux agricoles comme quelque chose appris assez tôt. Selon une femme de Gouécké, sa mère la suivait de près et la surveillait dans les petits travaux domestiques, en lui disant qu'elle ferait pour son mari ce qu'elle faisait pour sa mère.

Aux questions concernant ce qu'elles ont appris à la maison, presque toutes les personnes interviewées ont cité les travaux domestiques. Une description des différentes tâches apprises est très proche des tâches accomplies par les femmes dans leurs familles. Seulement un petit nombre de femmes rurales soussou ont cité les travaux champêtres, tandis que plus de la moitié des femmes rurales malinké et guerzé ont mentionné les travaux champêtres.

3.2 Éducation des jeunes filles à l'extérieur de la maison

Les femmes ont parlé de trois sortes d'éducation : l'école coranique, où elles avaient appris des versets en arabe à réciter comme une prière, l'école publique, où elles avaient appris à lire et écrire en langue nationale ou en français, et des stages et formations informelles qui enseignaient un métier. Les proportions des femmes ayant suivi l'école coranique varient de manière importante selon l'ethnie. Si seulement deux femmes guerzé ont cité l'école coranique là où l'Islam est moins présent, pratiquement 90% des Malinké et des Peuhl l'ont mentionnée. En pays soussou, 35% des femmes interrogées sont allées à l'école coranique. Par contre, 20% des femmes guerzé ont reçu une instruction chrétienne. Une jeune fille peut suivre l'école coranique ou une instruction chrétienne et en même temps, fréquenter l'école publique.

Par ailleurs, la moitié des femmes guerzé ont dit qu'elles savaient lire et écrire, tandis que dans les trois autres ethnies, le pourcentage est inférieur à 25%. Environ un tiers des femmes soussou et peuhl ont dit qu'elles avaient appris un métier, tandis que les femmes malinké et guerzé n'en ont guère parlé. Les métiers cités le plus souvent étaient : le commerce de détail, la couture et la broderie, la teinture, et le tricotage.

Ces femmes apprennent à faire toutes sortes de travaux domestiques enseignés par leur mère et en même temps elles apprennent comment se conduire avec les autres, que ce soit avec leurs amies, leur père, ou leur mère. L'école leur apprend à réciter ou à lire mais elle ne dispense pas une éducation morale comme le fait la famille. Selon ces femmes, donner des leçons de morale reste une tâche pour la famille, pas pour l'école.

3.3 L'excision dans le contexte social de la vie des jeunes filles

Pour avoir une idée concernant le contexte social de l'excision du point de vue des femmes, nous avons demandé quels étaient les événements qui les avaient marquées le plus pendant cette période de jeunesse. Un petit nombre, et surtout celles parlant guerzé, ont parlé d'événements familiaux, comme la mort d'une mère ou un déménagement familial, mais les autres ont cité des événements qui font partie du processus d'arriver à la maturité, comme l'apparition des seins, les premières règles et l'excision. Environ une femme sur dix a cité l'apparition des seins.

Parmi les populations parlant soussou, poular, et guerzé, les enquêteurs ont effectué 108 entrevues individuelles avec des femmes, tandis qu'en maninka ils en ont fait seulement 98, car beaucoup des jeunes femmes célibataires au village étaient absentes pendant la visite. Les réponses à la question sur les événements ont varié de manière importante selon l'ethnie. Parmi les femmes soussou, 60 sur 108 ont cité les premières règles, et 89 ont parlé de l'excision comme événement important dans leur vie. Pour les femmes peul, 39 ont cité les premières règles et 40 l'excision. Les réponses des femmes malinké sont proches de celles des Peulh, 21 ayant cité les règles et 49 l'excision. En Guinée forestière, seulement treize femmes ont cité l'excision comme événement important, alors que pour 30 d'entre elles, les premières règles constituaient l'événement important. En plus, 4 femmes peuhl ont cité le saignement lié à l'excision comme faisant partie des événements qui les ont marquées en tant que filles.

On aimerait bien savoir pourquoi les femmes soussou ont tant cité l'excision comme événement important dans leur vie. Le fait qu'elles soient restées beaucoup plus longtemps "sur la natte," et qu'elles aient suivi une instruction plus longtemps que les autres ethnies constitue probablement une explication. Les femmes soussou ont donné trois raisons pour expliquer l'importance de l'excision dans leur souvenir :

- 1) Sur le plan coutumier, l'excision est perçue comme un facteur d'intégration sociale de la jeune fille, dans la mesure où elle lui permet de quitter le statut de néophyte (*bilakoré*) pour celui d'initié (*sungutunyi*);
- 2) L'excision est un acte douloureux qui est parfois accompagné de complications tels que le saignement (*suusu*), la fièvre et les infections;
- 3) Les enseignements qui accompagnent l'excision forment le caractère de la jeune fille et la rendent plus mature.

Il est vrai aussi que les filles malinké ont été excisées plus jeunes que les autres, et beaucoup de ces femmes ont dit qu'elles ne s'en souvenaient pas beaucoup. Nous ne savons pas pourquoi les femmes soussou ont cité les premières règles deux fois plus souvent que les autres ethnies. Il se peut que l'équipe travaillant en soussou était plus habile à faire parler les femmes que l'équipe qui a travaillé en maninka.

3.4 Images de l'époux idéal

Aux filles célibataires nous avons demandé quelle sorte d'homme elles aimeraient avoir comme époux, ce qui correspond au concept de "mari idéal" dans les pays occidentaux. Les filles des quatre régions ont parlé surtout de trois qualités très valorisées :

- 1) avoir la capacité d'entretenir convenablement sa famille (nourriture, habitation, santé, habillement);

2) l'instruction, donc un homme instruit et intelligent;

3) largesse, ou générosité, donc avoir l'esprit large et prêt à partager ce qu'il possède.

On peut remarquer la nature sociale de ces qualités : l'époux idéal serait celui ayant un certain comportement vis-à-vis de la femme et de la famille, un homme capable de remplir toutes ses responsabilités envers sa femme et sa famille. Les aspects de sentiment (amour), de physique, ou de fidélité religieuse n'ont pas été souvent cités. On n'a pas remarqué de divergences importantes à ce propos entre les quatre ethnies.